



NOVEMBRE 2006

## Les voix de l'ASB

En 1992, Gregorio Riquez a quitté la haute jungle péruvienne pour Ucayali, province faiblement peuplée, située dans les basses terres très humides du Bassin amazonien. Au début, quand il a quitté ses montagnes, Gregorio voyait les basses terres de l'Amazonie comme une sorte d'Eldorado où les gens, pour peu qu'ils soient déterminés et durs à la tâche, ne pouvaient que réussir. Mais il n'a pas tardé à déchanter devant la difficulté de la besogne; et, même si ses lopins de terre étaient plus vastes que ceux qu'il cultivait auparavant, il a découvert qu'il était pratiquement impossible de survivre dans cet environnement, l'un des plus hostiles au monde. C'était arrivé à un point tel qu'avec sa femme, Julia Flores et leurs enfants, ils se sont très vite retrouvés au bord de la famine. Ils ont eu beau essarter, débroussailler, cultiver leur terre tant et plus, rien n'y a fait; ils devenaient de plus en plus pauvres. Ils regardaient, impuissants, les pluies torrentielles emporter la terre arable dans leurs flots. Mais le pire est arrivé avec la mort de deux de leurs enfants: leur fils de 13 ans, emporté par une maladie causée par les vers; et leur fille, un bébé de 8 mois, qui a succombé à la fièvre. Pour Monsieur Riquez, plus que la maladie, c'est surtout le manque d'argent et de médicaments qui a tué ses deux enfants.

Ce qui est arrivé à la famille Riquez n'est pas un cas isolé, loin de là. Et, en Amazonie péruvienne, on ne compte le nombre de familles auxquelles il a été donné de vivre la même épreuve, avec ses tristes conséquences. Pour leur malheur, la seule chose que les immigrants apprennent quand ils arrivent dans la jungle, c'est que les méthodes culturales qu'ils utilisent habituellement ne peuvent tirer de ce sol acide et stérile que deux années de cultures vivrières, dans le meilleur des cas. Toutes les histoires se ressemblent, au détail près: le nouveau venu commence par défricher un hectare ou deux, les cultive pendant deux à cinq ans; puis, quand les rendements baissent de façon alarmante, il entreprend de défricher un peu plus. Généralement, les champs sont laissés en jachère pendant quatre à cinq ans. Les plantations qui font suite à ces périodes de mise en jachère ont un rendement moindre, obligeant ainsi le paysan à défricher davantage encore. Les paysans s'installent alors dans un cercle vicieux aux conséquences désastreuses,

« Avant, on partait travailler chaque matin, juste pour rester en vie. On n'en demandait pas plus. On cultivait sur brûlis parce qu'on ne connaissait rien d'autre. Maintenant, je regarde ces arbres [sur ma terre] et je suis plein d'espoir. Pour moi, ces arbres, c'est très beau à regarder. Ils méritent qu'on en prenne soin, qu'on les aime. Maintenant, quand nous partons travailler le matin, on sait qu'on le fait pour assurer le futur de toute la famille. »

— GREGORIO RIQUEZ



mais pas seulement pour eux. On sait, en effet, que les forêts de l'Amazonie péruvienne sont en train de disparaître au rythme infernal de 270 000 hectares par an; soit environ 0,4 pour cent de la surface totale. La pratique de l'agriculture sur brûlis est l'une des causes principales de ce drame écologique.

Pour mettre un terme à ce cycle destructeur, les scientifiques de l'ASB, en collaboration avec les populations paysannes, travaillent actuellement à mettre au point et à promouvoir des systèmes d'utilisation durable des terres capables d'offrir une alternative à l'agriculture sur brûlis. Les chercheurs estiment, en effet, que l'association de diverses essences forestières aux cultures annuelles permettrait aux paysans de subvenir à leurs besoins, et même d'augmenter leurs revenus, sur une superficie moindre de terres à cultiver. En utilisant des méthodes culturales susceptibles de mettre fin au processus d'érosion des terres, les paysans ne seraient plus soumis à ce rythme d'essartage « encore plus souvent, encore plus loin »; ce qui diminuerait de façon significative la menace qui pèse sur les forêts naturelles. Monsieur Riquez a observé, par exemple, que l'emploi du vétiver (*Vetiveria zizanioides*) sur les parcelles où il expérimente de nouvelles cultures arboricoles, jouait un rôle déterminant dans le contrôle de l'érosion. D'autre part, il a eu la bonne idée de se servir des pousses d'arbustes de vétiver qu'il avait plantés, pour consolider le toit de sa maison. Il a même trouvé un moyen astucieux de se constituer un petit revenu en vendant l'herbe aux producteurs qui vivent plus haut, à flancs de coteaux, là où l'érosion pose des problèmes encore plus sérieux. Il est urgent de développer des cultures commerciales alternatives qui offrent un fort potentiel sur le plan économique, comme sur le plan écologique. C'est le défi que se lancent ensemble l'ASB et la famille Riquez. Car, bien que leur prospérité soit loin d'être assurée - compte tenu d'un marché local et d'un réseau routier quasi inexistant - les Riquez ont eu la force de caractère de retrouver l'espoir des débuts, qui les avait conduits dans la forêt dense humide tropicale.

La série « Les voix de l'ASB » est publiée du programme des Alternatives à l'agriculture sur brûlis (ASB). La série a pour objectif la vulgarisation des aperçus et perspectives d'expériences et de problèmes réels des populations vivant en milieu tropical humide.

Ce dossier a été préparé avec les contributions de Julia Flores et de Gregorio Riquez; Jonathan Miller; Douglas White du CIAT, et Julio Alegre, Luis Arévalo, Merle Faminow, Ruben Guevara, Jessa Lewis, Debra Loden et Thomas Tomich de l'ICRAF. Le financement a été fourni par le gouvernement des Pays-Bas.

L'ASB encourage la dissémination gratuite de ses publications pour toute reproduction sans but lucratif. Des extraits de ce document peuvent être cités ou reproduits gratuitement, à condition que leur source soit citée. © 2006 ASB.